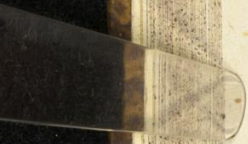


LE BON PÈRE,
OU
LA SUITE DU BON MÉNAGE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE;
Représentée sur un théâtre de société,
le 2 Février 1783.



Faint, illegible text is visible on the page, appearing as ghosting or bleed-through from the reverse side. The text is arranged in several lines and is too light to be transcribed accurately. Some faint words like "LONDON" and "PRINTED" are barely discernible.

A S. A. S.
MONSEIGNEUR LE DUC
DE PENTHIÈVRE.

MONSEIGNEUR,

QUAND même je voudrois cacher que j'ai eu la hardiesse de peindre Votre Altesse Sérénissime, tout le monde, et ur-tout votre auguste fille le devineroit, puisque mon tableau s'appelle LE BON PÈRE. Il faut mieux avouer ma faute et en solliciter le pardon. La tentation étoit trop grande : assez heureux pour vivre auprès de vous, MONSEIGNEUR, je vous ai vu avec vos enfans, avec vos vassaux, avec les pauvres, partout j'ai vu LE BON PÈRE ; j'ai mis par écrit ce que je vous ai entendu dire. Dédier cet ouvrage à Votre Altesse, c'est lui rendre son propre bien.

Je suis avec un profond respect,
DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,
le très-humble et très-
obéissant serviteur,
FLORIAN.



PERSONNAGES.

ARLEQUIN, père de Nisida.

NISIDA.

CLÉANTE, amant de Nisida.

NÉRINE, suivante de Nisida.

*La scène est à Paris, dans la maison
d'Arlequin.*

LE BON PÈRE,
COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

JE ne vous comprends pas, monsieur Cléante; quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que monsieur Arlequin, notre maître, donne à sa fille mademoiselle Nisida, vous, que votre esprit et vos talens peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paroissez plus triste que jamais.

CLÉANTE.

J'ai sujet de l'être, ma chère Né-

rine, je viens de recevoir des nouvelles très-affligeantes.

N É R I N E.

De qui ?

C L É A N T E.

De mon régiment.

N É R I N E.

Mais contez-moi donc tout cela : ne suis-je plus votre confidente ? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison, que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida ? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits que je vous les rappelle ; mais puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

C L É A N T E.

J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurois pas revu Nisida depuis le jour où.

pour la première fois, je l'aperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon cœur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici furent inutiles : toi seule eus pitié de moi ; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finera qu'avec mes jours ; tu fus la première à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître, monsieur Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime, et que je suis digne de l'aimer : n'importe, j'étois heureux, je bénissois mon sort ; une lettre que je reçois de mon colonel vient détruire cette illusion.

N É R I N E.

Que vous écrit ce colonel ?

C L É A N T E.

Tu sais que depuis trois mois j'ai

reçu l'ordre de retourner au régiment; je n'ai pu m'y résoudre : et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étois dans la maison de monsieur Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot; et que j'oubliois tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

N É R I N E.

Eh bien ! qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chère, c'est nous; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connois pas, moi; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉANTE.

Tu parles toujours de mariage, Né-
rine, et tu ne veux pas comprendre
qu'il est presque impossible que j'épouse
mademoiselle Nisida.

NÉRINE.

La raison, s'il vous plaît? On épouse
tout le monde, excepté sa sœur.

CLÉANTE.

Je te l'ai dit cent fois. Nisida est
jeune, belle, aimable, fille unique d'un
père très-riche : et moi, militaire
obscur sans fortune, presque sans
nom ; car le sort, qui m'a poursuivi
dès le berceau, me défend d'oser por-
ter le nom de mon père ; moi, destiné
à vieillir dans un régiment, ou à trou-
ver la mort à la guerre, j'ose aimer
Nisida, je me travestis, je me dégra-
de, je vais perdre pour elle le seul
bien que je possède, le seul qui me
fait vivre, mon état : et quand il ne
me restera plus rien dans le monde que

mon amour , comment oser le déclarer à celle qui pourroit croire que c'est sa fortune que j'aime ?

N É R I N E .

J'approuve cette délicatesse , sans voir les choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit ; mais vous , monsieur Cléante , vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle. D'abord , pour les qualités et les agrémens , sans vous flatter , vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article , qui fait tout dans le mariage , est compté pour rien dans le contrat ; mais monsieur Arlequin , le père de mademoiselle Nisida , convient lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie , et qu'il ne possède ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition , capitaine de cavalerie à vingt ans , aimé , considéré de tous ceux qui vous connoissent ; ja-

mais votre réputation n'a été effleurée
par la moindre étourderie...

C L É A N T E.

A cela je n'ai point de mérite ; quand
on est pauvre , on n'a que la ressource
d'être sage.

N É R I N E.

Cela peut être ; mais bien des gens
ignorent leurs ressources. La fortune
est donc la seule qui ne vous ait pas
bien traité ; c'est un malheur pour vous
et un bonheur pour celle qui vous
épousera : car vous lui devrez tout ;
et il me semble qu'il faut bien estimer
quelqu'un pour consentir à lui devoir
tout.

C L É A N T E.

Ces réflexions-là ne me sont pas per-
mises.

N É R I N E.

Écoutez-moi, monsieur ; j'ai toujours
eu une manière de me conduire qui
m'a réussi. Mon grand principe, c'est

qu'il faut céder à son cœur, toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien : si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée. S'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir ; il faut lui parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez...

C L É A N T E.

Oh ! jamais je n'oserai, Nérine...

N É R I N E.

Oh ! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme, pour lui avoir dit qu'il l'aimoit. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément : je vous dis le secret du corps, moi ; c'est à vous d'en profiter.

CLÉANTE.

Mais....

NÉRINE.

Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le mien ; car je ne sais pas, pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne sont bons qu'à nous donner du chagrin : croyez-moi, suivez mes avis, vous réussirez.

CLÉANTE.

Je ne demande pas mieux : que faut-il faire ?

NÉRINE.

Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce tems, je me charge de vous faire expliquer vous et mademoiselle Nisida. (*Cléante la regarde, et ne sort point.*) Allez donc, ne perdez pas de tems : faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel ?

CLÉANTE.

Comme tu es vive ! Attends un moment...

Il n'y a point à attendre, allez écrire; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaieté charmante qui vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse; occupez-vous du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouvez de difficile; mais j'exige que vous soyez très-aimable, parce que cela vous est fort aisé.

C. L É A N T E.

Je ne le serai jamais tant que toi, mais du moins je t'obéirai aveuglément. (*Il lui baise la main et sort. Arlequin paroît et voit Cléante baiser la main de Nérine. Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culote et masque d'Arlequin.*)



SCÈNE II.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

FORT bien ; je ne m'étonne plus ,
Nérine , si tu me fais si souvent l'éloge
de Cléante.

NÉRINE.

Je vous assure , monsieur , que ce
qui nous lie le plus monsieur Cléante
et moi , c'est notre extrême attache-
ment pour vous et pour mademoiselle
votre fille.

ARLEQUIN.

Je ne te demande pas ton secret :
vous êtes libres tous deux , vous vous
convenez , vous avez raison de vous
aimer ; c'est une des plus douces con-
solutions de la vie. Où est ma fille ?

NÉRINE.

Elle est enfermée dans son cabinet ;

132 L E B O N P È R E ,
depuis quelque tems elle aime beau-
coup à être seule.

A R L E Q U I N .

Il ne faut pas la déranger. Crois-tu
qu'elle se doute de la petite fête que
je lui prépare pour ce soir ?

N É R I N E .

Je ne le crois pas , monsieur.

A R L E Q U I N .

Nos musiciens viendront-ils ?

N É R I N E .

Ils doivent être ici de bonne heure,
et je les ferai cacher dans le petit sa-
lon , pour que mademoiselle Nisida ne
puisse pas les voir.

A R L E Q U I N .

C'est bien. L'important est que ma
fille ne s'attende à rien , et qu'en sor-
tant de table , elle trouve le salon tout
en fleurs , tout en lumières , avec une
musique terrible , et son nom écrit par-
tout en guirlandes. Ensuite les mar-
chands entreront , et tu auras soin de
faire

faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je paierai tout, je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante..

NÉRINE.

Tout le monde n'a qu'un avis là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle ressemble à sa mère, ma pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas ! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue où je fis ma grande fortune. Nous n'avions eu qu'une seule querelle, encore étoit-ce moi qui avoit tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui m'en reste... Ah ! Nérine, ne te marie jamais ; il est si affreux de s'aimer et de mourir l'un après l'autre !

NÉRINE.

Allons, monsieur, pourquoi vous affliger ?...

Tome I.

H

Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette ; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étois heureux quand ils vivoient ! nous n'étions pas riches, mais nous avions la paix, la joie et l'amour : avec cela, on ne manque pas de grand'chose. Hélas ! ils ont tout emporté.

NÉRINE.

Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste ? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier, tout vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guère à se marier ; elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son cœur. Votre gendre, votre fille, vos petits-enfans vous béniront, vous soigneront ; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur

tendresse. Allez, allez, monsieur, c'est peut-être le plus doux moment de la vie; et je crois qu'un vieillard entouré de ceux qu'il a comblés de biens, a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN.

J'espère que tu as raison : d'ailleurs, je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui, il ne m'est pas permis d'être triste; parlons de ma fille. Je voudrais bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui chanterois ce soir; mais je n'ai jamais fait de vers; et il ne suffit pas de bien penser pour bien dire.

NÉRINE.

Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille.

ARLEQUIN.

Depuis hier au soir je rumine ce projet-là : mais ces diables de rimes ne viennent point : voilà tout ce qui

136 LE BON PÈRE,
m'embarrasse ; car , sans la rime , je
ferois des vers comme de la prose...
Écoute , appelle Cléante , pour qu'il
vienne écrire sous ma dictée , et va-t-en :
oui , va-t-en , je crois que je suis dans
un bon moment.

N É R I N E.

Dépêchez-vous d'en profiter , je vais
vous envoyer monsieur Cléante.

(*Elle sort.*)

S C E N E I I I.

A R L E Q U I N , *seul.*

V O Y O N S donc si je ne pourrai pas
faire un petit madrigal , quand il ne
seroit que de quatre vers... Il y a tant
de jolies choses à dire de ma fille !
Voyons... (*Il se met à son bureau ,
et rêve.*) C'est le commencement qui
est toujours le plus difficile... Il faut
pourtant bien commencer... O ma
fille... Cela n'est pas mal : O ma fille ,

c'est fort bien... (*Il écrit.*) Cependant, ô ma fille; c'est trop grand', trop poétique; je m'en vais ôter l'ô. Ma fille; c'est plus simple et plus doux: ma fille; oui, mais cela ne suffit pas, il faudroit encore quelque chose... Ma fille, c'est une belle pensée, mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six mois que j'ai un secrétaire, voici la première fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là: c'est bien la peine... Ah! le voici.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

ARRIVE donc, mon ami, j'ai tout plein de choses à te dicter; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE, *s'assied.*

Quand vous voudrez, monsieur.

138 L E E O N P È R E ,
A R L E Q U I N .

Mon ami , ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir ; ils ne sont pas encore finis , mais il faut toujours les écrire , parce que je n'ai point de mémoire , et mes vers m'échappent... avant d'être faits. Allons , prends du grand papier , le plus grand , et écris : Couplets à ma fille , le jour de sa fête.

C L É A N T E , *écrivait.*
Le jour de sa fête.

A R L E Q U I N .
Ma fille. . . .

C L É A N T E .
Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits ?

A R L E Q U I N .
Sur quel air ?

C L É A N T E .
Oui , monsieur.

A R L E Q U I N .
L'air ne me regarde pas ; je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE.

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air ?

ARLEQUIN.

Non, en vérité, je n'y ai pas songé.

CLÉANTE.

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN.

Oh bien ! tu feras l'air toi, quand j'aurai fait les paroles ; je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE, *relit.*

Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Fort bien ; écris à présent : Ma fille....

CLÉANTE.

Ma fille....

ARLEQUIN.

As-tu mis ?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

140 L E B O N P È R E ,
A R L E Q U I N .

Un moment... Tu as mis, Ma fille ?

C L É A N T E .

Oui, monsieur.

A R L E Q U I N , *révant.*

C'est très-bien... Mets une virgule.

C L É A N T E .

J'attends, monsieur.

A R L E Q U I N .

Moi aussi, j'attends; et rien ne
vient.

C L É A N T E .

Comment ?

A R L E Q U I N .

Sans doute, je n'ai fait que cela
encore.

C L É A N T E .

Vous n'êtes pas très-avancé.

A R L E Q U I N .

J'ai toujours mon commencement...

Tu devrais bien m'aider un peu.

C L É A N T E .

Vous avez trop de sensibilité, vous

aimez trop mademoiselle Nisida , pour avoir besoin d'un aide ; il est si facile de la louer ! dites-moi ce que vous pensez pour elle , je l'écrirai : les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

A R L E Q U I N.

Je crois que tu dis vrai : voyons ; je voudrais lui faire un petit compliment sur sa figure , ses qualités , son esprit... que cela fût tourné... d'une manière gentille , avec un peu... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

C L É A N T E, *révante.*

Je vous entendis bien.

A R L E Q U I N.

Tu entends bien ; voilà mon premier couplet.

C L É A N T E, *écrit.*

Il est écrit.

A R L E Q U I N.

Fort bien ; à présent , je m'en vais faire le second. Ecris ces vers-ci : Que ce n'est pas à son père à la louer ;

142 LE BON PÈRE ,
mais que tout le monde parleroit com-
me son père. . . et rime toujours au
moins.

C L É A N T E .

Il le faut bien. (*Il rêve et écrit.*)
C'est écrit monsieur.

A R L E Q U I N .

Me conseilles-tu d'en faire encore un ?

C L É A N T E .

Il me semble que deux suffisent.

A R L E Q U I N .

Tu n'as qu'à dire , je suis en train ;
mais je crois qu'en voilà bien assez.
Prends cette mandoline et chante-moi
les couplets que je viens de faire , pour
que je corrige.

C L É A N T E .

(*Il chante en s'accompagnant de la
mandoline.*)

Ma fille unit aux graces de son âge,
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur ;
Et l'on ne sait que chérir davantage
De sa beauté , son esprit , ou son cœur.

ARLEQUIN.

C'est mot à mot ce que j'ai dit ; je
croyois cela plus difficile. Voyons l'au-
tre couplet.

CLÉANTE, *chante.*

Je peux flatter une fille si chère,
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment :
Si je la vois avec les yeux d'un père,
Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, *surpris.*

C'est moi qui ai fait celui-là ?

CLÉANTE.

Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; mais n'avoit pas
l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort
bien, fort bien ; je ne vois rien là à
corriger. Sans me flatter, conviens qu'i
ne sont pas mal.



SCÈNE V.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR, on vous demande.

ARLEQUIN.

Comment ! je ne peux pas travailler une minute en repos ! il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande ?

NÉRINE.

C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est différent : cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes, elle regarde ma fille.

NÉRINE.

Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

J'y vais. (*à Cléante.*) Mon ami, je suis on ne peut pas plus content de moi

moi et de toi aussi ; et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié : laisse moi faire , sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le père ; le père , l'amant , c'est très joli , très - joli.

(*Il s'en va en chantant les couplets.*)

S C È N E V I.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR Arlequin paroît enchanté de vous ; tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe fort , ou sa fille pourroit bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE.

Et sur quoi juges-tu ?...

NÉRINE.

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si ten-

146 L E B O N P È R E ,
dre que vous fites , il y a un mois ,
que monsieur Arlequin trouva char-
mante , et sur laquelle mademoiselle
Nisida ne dit pas un seul mot ?

C L É A N T E .

Oui : eh bien !

N É R I N E .

Tout-à-l'heure , j'ai été , par hasard ,
jusques à la porte du cabinet de ma-
demoiselle Nisida ; elle y étoit enfer-
mée. J'ai entendu sa guitarre , j'ai écou-
té : elle chantoit votre chanson , tout
doucement , à demi-voix ; mais avec
un accent bien tendre , et qui prouvoit
qu'elle y prenoit plaisir. Monsieur ,
quand les auteurs nous sont indifférens ,
on n'a pas peur de louer leurs ouvrages ,
et l'on ne va pas s'enfermer pour chan-
ter tout bas leurs chansons.

C L É A N T E .

Voilà une belle preuve !

N É R I N E .

Plus claire que vous ne pensez....

Mais la voici : allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE.

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE.

La voilà : du courage ; je vous aiderai tant que je pourrai.

SCÈNE VII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE.

NISIDA.

JE croyois mon père ici, Nérine.

CLÉANTE.

Il y étoit tout à l'heure, mademoiselle ; mais il est enfermé avec un homme d'affaires.

NÉRINE.

Il nous a même dit que c'étoit pour quelque chose qui vous regardoit.

148 L E B O N P È R E ,

N I S I D A .

Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

N É R I N E .

Que sait-on ? Peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse.

N I S I D A .

Que veux-tu dire ?

N É R I N E .

Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

N I S I D A , *vivement.*

Ah ! j'espère que non.

N É R I N E .

Cela vous feroit du chagrin.

N I S I D A , *froidement.*

Tout changement à mon sort ne pourroit que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon père , je n'aime que lui , je ne veux aimer que lui , il ne respire que pour moi : ce sentiment suffit à mon cœur comme à ma félicité.

Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son rang seroient au-dessus des vôtres, quand même il seroit le plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA.

Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

NÉRINE, *bas à Cléante.*

Allez donc... Oh! le poltron! (*haut.*)
Moi, qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre père est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop jeune pour

150 LE BON PÈRE,
le choisir ; si vous voulez , je le trou-
verai , moi , je m'en charge.

N I S I D A.

Tu es folle , Nérine.

N É R I N E.

Non , je parle très-sérieusement ; je
vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un
seul mot , et je vous amène un jeune
homme bien fait , d'une jolie figure ,
d'un caractère doux et sensible , d'un
esprit fin et aimable ; en un mot , un
époux rempli d'honneur , de grace et
d'amour. Si cela vous convient , vous
n'avez qu'à parler.

N I S I D A.

Et tu répondras de toutes ces qua-
lités , même de l'amour qu'il aura pour
moi ?

N É R I N E.

Oh ! c'est justement ce que je ga-
rantis le plus.

C L É A N T E.

C'est pourtant le plus difficile à prou-

ver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre : vous avez beau être jeune, belle, charmante ; vous êtes riche, ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat : il doit être bien difficile de ne pas vous aimer ; mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NISIDA.

Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions ; et si jamais...

CLÉANTE, *vivement.*

Si jamais...

SCÈNE VIII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BON jour, ma chère enfant ; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'au-

152 L E B O N P È R E ,

ras ton bouquet que ce soir, parce que je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets ; nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras, tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

N I S I D A .

Comment ! mon père, vous avez la bonté...

A R L E Q U I N .

Ne me questionne point, parce que je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs, j'ai à te parler d'affaires plus importantes, que, grace au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour quelque chose, ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connois bien ce jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois ?

N I S I D A .

Eh bien, mon père ?

A R L E Q U I N.

Eh bien ! ma chère amie , je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

C L É A N T E , *à part.*

O ciel !

N I S I D A.

Avec le marquis d'Yrville !

A R L E Q U I N.

Oui , mon enfant ; j'ai eu de la peine à en venir à bout ; mais pour applanir les difficultés , je te donne , le jour du mariage , tout ce que je possède.

N I S I D A.

Et vous , mon père ?

A R L E Q U I N.

Oh ! moi , la plus sûre manière pour que je ne manque de rien , c'est que tu aies tout. D'ailleurs , tu me rendras service : car si tu veux que je te parle franchement , mon argent m'ennuie ; c'est toujours la même chose , il faut passer sa vie à compter. Si l'on

154 LE BON PÈRE,
n'avoit pas quelquefois le plaisir de
donner, cela seroit insupportable.

NÉRINE

Mais êtes-vous sûr, monsieur, que
mademoiselle votre fille...

ARLEQUIN.

Quant à toi, Nérine, je ne t'ai
pas oubliée : j'ai remarqué depuis
long-tems l'amitié qui règne entre
Cléante et toi ; j'ai profité de l'occa-
sion pour faire votre bonheur à tous
deux. Je t'assure une dot fort hon-
nête, et tu épouseras Cléante le jour
même du mariage de ma fille.

NÉRINE.

J'épouserai monsieur Cléante, moi!

ARLEQUIN.

Oui ; tu ne t'y attendois pas, n'est-
il pas vrai ? J'ai voulu vous surpren-
dre, parce que les choses qu'on dé-
sire font cent fois plus de plaisir quand
elles viennent sans qu'on y pense. Eh
bien !... vous voilà tous interdits...

Vous ne me remerciez seulement pas.... Qu'as-tu donc, Cléante ? je ne t'ai jamais vu comme te voilà.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner, monsieur ; c'est l'amour.... la joie.... Ce pauvre garçon ne s'attendoit pas à m'épouser si promptement.

ARLEQUIN.

Ma chère Nisida, tu n'as pas l'air d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Ecoute donc : je désire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons ; mais si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NISIDA.

Mon père, je suis pénétrée de reconnaissance et d'amour pour vous... Mais je voudrais vous parler sans témoin.

ARLEQUIN.

Tu m'inquiètes, ma fille, (*à Cléante*)

156 LE BON PÈRE,
et Nérine.) Elle dit qu'elle veut me
parler sans témoin; je crois qu'il faut
que vous vous en alliez.

CLÉANTE, *en sortant.*

Nérine, que devenir ?

NÉRINE.

Rien n'est encore perdu.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, NISIDA.

ARLEQUIN.

J'avois cru te plaire en arrangeant
ce mariage; me serois je trompé? N'ai-
mes-tu pas le marquis ?

NISIDA.

Je ne l'ai jamais aimé; il s'est oc-
cupé de moi, et j'ai rendu justice à
ses qualités estimables : mais qu'il y
a loin de l'estime à l'amour !

ARLEQUIN.

Ma foi, je me suis donc trompé.

Tu m'en as toujours dit du bien ; je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons : quand il cause avec toi , tu as un air contraint et embarrassé ; j'avois pris tout cela pour de l'amour. Il n'en est rien , je retirerai ma parole , parce que la première condition étoit que le mariage te conviendrait. Pardonne-moi, je t'en prie , le petit moment de chagrin que je t'ai causé ; j'en suis plus fâché que toi-même.

(Il lui tend la main , que Nisida baise avec tendresse.)

N I S I D A.

Ah ! mon père.

A R L E Q U I N.

Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant je te rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en mariage la veille , et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

N I S I D A.

Mais pourquoi vous occuper de m'établir? je suis si heureuse avec vous! Je n'ai pas un désir, je ne forme pas un souhait que vous ne l'accomplissiez. Laissez moi dans cette douce position; je ne connois pas le bonheur d'une femme, et celui de la plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudroit mon père, je serois fâchée de partager mon cœur; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

A R L E Q U I N.

Ma chère enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais; j'en mourrois tout de suite, et je veux vivre encore quelques années. Quant à ta répugnance pour prendre

un époux, tu conviendrais peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter si tu savois l'histoire de ma fortune. Écoute-la d'abord ; ensuite nous raisonnerons ensemble comme deux bons amis qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai et tu décideras.

N I S I D A.

Ah! mon père.... Je vous écoute.

(Ils s'asseyent.)

A R L E Q U I N.

Ma chère amie, j'ai toujours été un honnête homme, mais je n'ai pas toujours été de ceux que l'on appelle les honnêtes gens ; car les gens riches sont convenus de s'appeller ainsi exclusivement. J'étois pauvre, moi, et j'habitois avec ta mère la petite ville de Bergame. Tu n'étois pas encore née, lorsque un seigneur françois, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avons un appartement. Il nous le conserva,

il me fit amitié; je le lui rendis du meilleur de mon cœur : au bout de six mois il ne pouvoit plus se passer de moi. Ce comte de Valcour étoit un fort bon homme, mais il avoit épousé secrètement en France une fort mauvaise femme qui se conduisoit très-mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avoit, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce monsieur de Valcour, dans la plus tendre intimité; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier de tout le bien qu'il avoit apporté en Italie.

N I S I D A.

Je n'en suis pas étonnée.

A R L E Q U I N.

Tant que j'avois été pauvre, j'avois été heureux; si-tôt que je fus riche,

les chagrins vinrent : je perdis ta pauvre mère et tes deux frères. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion ; je réalisai mon bien , et je vins m'établir à Paris avec toi qui n'avois pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent ; mes fonds sont à-peu-près doublés depuis dix ans : de sorte , ma chère fille , que j'ai , ou pour mieux dire , tu as soixante mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli ; mais si je venois à mourir , tu te trouverois seule , étrangère , sans famille , sans appui , dans la ville la plus dangereuse du monde , et dans un âge où la plus légère étourderie fait le malheur du reste de nos jours. Voilà pourquoi , ma chère fille , je voudrois te voir mariée à un homme estimable , considéré , comme le marquis d'Yrville , qui ne sera occupé que de te rendre heureuse , et remplacera du moins ton pauvre père qui se fait déjà bien vieux. Voilà

mes raisons , ma chère amie ; et si tu n'as pas de répugnance pour le marquis je te demande comme une grace d'assurer ton bonheur après moi. . . . Tu pleures ! tu ne me réponds pas !

N I S I D A .

Ah ! mon père , je ferai ce que vous voudrez : mais si vous pouviez lire dans mon cœur , si j'avois la force de vous dire. . . .

A R L E Q U I N .

Quoi ! ma fille , as-tu quelque secret pour moi ? Cela ne seroit pas juste ; tu sais bien que je n'en eus jamais pour ma Nisida.

N I S I D A .

Non , je ferai mon devoir ; j'en aurai la force : moins vous ordonnez , plus je veux obéir. Mais j'ai deux graces à vous demander ; elles sont importantes , elles sont nécessaires au repos de ma vie : c'est de différer ce mariage , et de me mettre au couvent.

ARLEQUIN.

Au couvent! (*Ils se lèvent.*)

NISIDA.

Oui, mon père, j'en ai besoin; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN.

Tu n'y songes pas, Nisida; toi, au couvent! cela est bon pour les filles que leurs pères n'ont pas le tems d'aimer. Eh! que deviendrois-je, quand je ne te verrois plus? Ma chère enfant, d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi? Ton cœur s'est-il donné? aimes-tu quelqu'un?

NISIDA, *se cachant le visage.*

Oui... mon père.

ARLEQUIN.

Eh bien! voilà un grand malheur! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

NISIDA.

Ah! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

164 LE BON PÈRE ,
 ARLEQUIN.

Tu ne peux pas rougir avec moi !
ne suis-je pas ton père ? ton honneur
n'est-il pas le mien ? Ouvre-moi ton
cœur , ma fille ; peut-être à nous deux
nous viendrons à bout de te rendre
heureuse.

 N I S I D A.

Eh bien ! mon père , apprenez ce que
j'ai voulu cent fois me cacher à moi-
même ; guérissez-moi d'une passion que
je combats sans cesse et qui renait tou-
jours plus violente. J'aime... J'aime..

 ARLEQUIN.

Qui donc ?

 N I S I D A.

Cléante.

 ARLEQUIN.

Mon secrétaire !

 N I S I D A.

Il n'est pas fait pour l'être ; j'en suis
sûre ; mais je n'en sens pas moins tout
le malheur de mon choix. Je ne vous
demande que de me secourir , et j'ose

vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-moi de Cléante ; j'espère tout de mon courage , du tems, et sur-tout de l'absence.

ARLEQUIN.

As-tu confié ce secret à quelqu'un ?

NISIDA.

Comment pouvez-vous le penser , puisque vous ne le saviez pas ?

ARLEQUIN.

Il est vrai , j'ai tort. Écoute-moi : je n'ai pas oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante ; et si j'étois encore en Italie , où tout le monde sait qui je suis , je n'hésiterois pas à te le donner : mais ici , où , par amour pour toi , j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité , cela devient plus difficile. Cependant. . .

NISIDA.

Non , mon père , non ; c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi , plus

166 LE BON PÈRE ,
je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion , je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Eloignez moi de Cléante , je vous le demande , je vous en supplie ; donnez-moi du tems . . . et j'épouserai le marquis d'Yrville.

A R L E Q U I N .

Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville , mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade , mon enfant , je serai ton médecin ; et si les remèdes te font trop de mal , nous les cesserons tout de suite : c'est t'en dire assez. Adieu ; laisse-moi , et viens m'embrasser encore.

N I S I D A , *l'embrassant.*

Ah ! je sens bien que je ne le verrai plus.

(Elle sort en pleurant.)



SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

JE suis bien malheureux, je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant bien la sauver. Holà quelqu'un.

(Nérine parott.)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

DITES à Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE.

Est-ce pour le gronder, monsieur?

ARLEQUIN.

Faites ce que je vous dis.

NÉRINE.

C'est que vous avez un air....

168 L E B O N P È R E ,

A R L E Q U I N .

Allons, je vois bien que vous ne voulez pas y aller; je vais l'appeller moi-même.

N É R I N E .

J'y vais, j'y vais, monsieur. (*à part.*)
Jamais je ne l'ai vu si en colère.

SCÈNE XII.

A R L E Q U I N , *seul.*

J'E n'aurai jamais la force de lui donner son congé; cependant il est nécessaire qu'il s'en aille : cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon! C'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde je fais toujours tout de travers. Le voici; je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

SCÈNE

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉANTE.

Vous m'avez demandé, monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, j'ai à te parler: il faut même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine.

NÉRINE, *à part.*

Que signifie tout ceci? (*Elle reste.*)

ARLEQUIN.

Mon ami, je suis fort embarrassé... (*à Nérine.*) Je t'ai déjà dit de t'en aller, Nérine.

NÉRINE.

Je le sais bien, monsieur.

ARLEQUIN.

Eh bien! que fais-tu là?

NÉRINE.

Vous le voyez bien, monsieur, je m'en vais. (*Elle sort.*)

Tome I.

K

SCENE XIV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

MON cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE.

Je n'ai jamais été gâté par la fortune, et aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN.

J'avois espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixeroit dans ma maison pour toujours : mais tout est changé.

CLÉANTE.

S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvoit pas avoir lieu.

ARLEQUIN.

Hélas ! je me suis trompé dans cela comme dans bien d'autres choses. Mais ce qui me coûte le plus à te dire , ce qui me cause le plus de chagrin , c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉANTE.

Ah ! monsieur , ordonnez , parlez ; que faut-il faire ?

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché , j'en suis désespéré ; mais il faut que tu aies la bonté de t'en aller.

CLÉANTE.

De quitter votre maison ?

ARLEQUIN.

Oui , mon cher ami.

CLÉANTE.

Ai - je eu le malheur de vous déplaire ?

ARLEQUIN.

Au contraire , je t'ai voué la plus

tendre amitié ; je ne sais même comment je ferai pour me passer de ta société : ton esprit , ton travail me sont agréables et nécessaires ; je t'estime , je t'aime , je sens mieux que personne tout ce que tu vaux ; mais , quoi qu'il puisse m'en coûter , il faut , mon cher ami , que tu t'en ailles.

C L É A N T E.

« Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison ? vous a-t-on fait quelque plainte ?

A R L E Q U I N.

Pour cela , il s'en faut bien ; tu es doux , serviable , toujours prêt à obliger ; tu n'as de querelle avec personne que pour leur éviter de la peine ; aussi tout le monde s'intéresse à toi , tout le monde t'estime et te chérit : hélas ! c'est à cause de cela qu'il faut que tu t'en ailles.

C L É A N T E.

Permettez-moi de vous représenter ,

monsieur, que tout ce que vous me dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison ; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux ? Mon respect, ma tendresse pour vous ne méritoient pas ce traitement, et je ne devois pas m'attendre...

A R L E Q U I N.

Moi, t'insulter ! mon cher ami, comment peux-tu l'imaginer ? Je te répète que je t'estime comme moi-même, que je donnerois la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi, que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu, une amitié, un attachement qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parce qu'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu... il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut : laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois. (*Il l'embrasse en sanglottant.*) Adieu, mon ami, mon bon ami, je te

174 LE BON PÈRE,

regretterai toute ma vie ; mais va-t en le plutôt que tu pourras. Adieu, adieu ; compte sur moi pour toujours ; mais que je ne te revoie plus.

(Il sort en pleurant.)

SCÈNE XV.

CLÉANTE, *seul.*

QUE signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison ? Suis-je découvert ? me suis-je perdu ? Ah ! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

SCÈNE XVI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

QUE s'est-il donc passé ? Monsieur Arlequin vient de rentrer chez lui tout

en larmes , et il m'a dit de venir vous consoler.

C L É A N T E.

Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment ; il m'a embrassé , m'a juré une éternelle amitié , et m'a défendu de reparoître ici.

N É R I N E.

Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire ?

C L É A N T E.

Obéir , Nérine. Je n'y survivrai pas ; mais je partirai. Ah ! du moins , puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maîtresse ? Tu connois mon cœur , tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime ; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait , tout ce que j'ai pensé , tout ce que j'ai souffert pour elle ; peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

N É R I N E , *pleurant.*

Hélas ! que nous sommes malheureux !

D'abord , vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

C L É A N T E .

Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi ; un de mes plus grands malheurs , c'est de ne pouvoir reconnoître ton amitié : prends du moins ce diamant ; c'est le seul bien que m'a laissé ma mère , le seul dont je puis disposer ; jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment où je peux te l'offrir.

N É R I N E .

Eh ! monsieur , je n'ai pas besoin de diamant , et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas ; dites qui vous êtes ; que risquez-vous ? Tout est perdu , vous n'avez rien à ménager.

C L É A N T E .

Si je me découvre , Nérine , crois-tu que Nisida et son père me pardonneront de m'être introduit ici ? Ils m'accableront de leur colère , au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant . . .

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

ARLEQUIN, un papier à la main.

JE te demande pardon, mon cher ami, de venir te tourmenter encore ; mais la douleur de te perdre m'avoit tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légère marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante, et regarde-le, non comme la récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE.

Eh quoi ! monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez ; vous me punissez en disant que je suis innocent, et vous venez m'offrir des secours ! non, monsieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQUIN.

Ah ! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

Il m'est affreux de vous déplaire ; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié : mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

A R L E Q U I N .

Quelle est cette raison ? il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

N É R I N E .

Allons , monsieur , parlez , voilà le moment.

A R L E Q U I N .

Que dis-tu , Nérine ?

N É R I N E .

Je l'exhorte à vous ouvrir son cœur : votre franchise , votre bonté doivent l'encourager. D'ailleurs , vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

A R L E Q U I N .

L'amour !

CLÉANTE.

Oui, monsieur ; apprenez tout. Je ne suis point ce que vous me croyez. Une passion violente, effrénée, pour mademoiselle votre fille s'est emparée de moi depuis plus d'un an ; désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire : voilà mes crimes, punissez-moi.

ARLEQUIN.

Comment ! vous avez abusé de ma crédulité, pour venir séduire ma fille, pour oser. . .

NÉRINE.

Ah, monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN.

En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation ? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille à toute heure, qui

voudra croire au respect que vous avez eu pour elle ? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avois pour vous ; vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis que je ne m'occupois que de rendre les vôtres heureux !

CLÉANTE.

L'amour seul est mon excuse ; et cet amour. . . .

ARLEQUIN.

Ingrat que vous êtes ! pourquoi ne pas me le dire ? pourquoi préférer la peine de me tromper au plaisir de m'ouvrir votre cœur ?

CLÉANTE.

Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer.

ARLEQUIN.

Et quel étoit donc votre espoir ?

CLÉANTE.

CLEANTE.

De vous plaire en vivant avec vous ; de m'attirer votre estime et vos bontés ; d'attendre , en vous aimant , que votre cœur me jugeât digne d'être aimé ; et quand , à force de respect et de tendresse , j'aurois été certain d'un peu d'amitié , alors je n'aurois pas craint de vous découvrir mes sentimens ; alors , ma pauvreté , mes malheurs , tout ce qui m'empêchoit de parler , seroient devenu des motifs d'espérance : je vous aurois raconté mes chagrins ; votre ame sensible se seroit émue ; vous auriez écouté l'aveu de mon amour , non comme le père de Nisida , mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQUIN.

Qui êtes - vous donc ! parlez , expliquez - vous.

CLEANTE.

Je suis le fils d'un homme de qualité , et j'ai payé bien cher ce funeste

Tome I.

L

avantage. Abandonné par mon père dès les premiers jours de ma vie, victime des fautes d'une mère, qui dissipa tout le bien qu'on lui avoit laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'âge où l'on a tant besoin de ses parens, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connoissance de mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un père qui m'avoit ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

N E R I N E.

Monsieur, vous vous attendrissez....

A R L E Q U I N.

Point du tout, mademoiselle... Eh bien?

C L E A N T E.

Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien ami de mon père alloit s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser, et c'eût

été la première fois de ma vie , nous apprîmes que mon père étoit mort en Italie , et qu'il avoit laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQUIN.

A un étranger! quel soupçon!

CLEANTE.

Voilà sur quoi je fondois l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensois. Ah! du moins, ne me refusez pas mon pardon, c'est à vos genoux que je le demande. (*Il se met à genoux.*)

ARLEQUIN, ému.

Répondez-moi : comment s'appelloit votre père?

CLEANTE.

Le Comte de Valcour.

ARLEQUIN.

Le Comte de Valcour.

CLEANTE.

Oui, monsieur, j'ai les preuves...

184 LE BON PÈRE,

ARLEQUIN.

O ciel ! vous le fils de mon bienfaiteur... Ah ! relevez-vous , monsieur , relevez-vous ; c'est moi qui vous dois du respect.

CLEANTE.

Quoi ! vous l'avez connu ?

ARLEQUIN.

Si je l'ai connu ? Et vous êtes son fils ! Ah ! mon ami , (*Il embrasse Cléante*) mon cher ami , je dois tout à votre père , je l'ai aimé pendant quinze ans. C'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune : grace au ciel , c'est moi qui ai tout votre bien ; et c'est fort heureux pour vous , mon cher ami ; car je vais vous le rendre , il est à vous , votre père n'a pu me le donner.

(*Nisida arrive.*)



SCÈNE XVIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NISIDA,
NÉRINE.

ARLEQUIN.

VIENS, ma fille ; voilà le fils de celui qui nous avoit laissé sa fortune ; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant, nous allons être pauvre ; mais il le faut bien, car sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉANTE.

Comment ! que dites-vous ? je n'ai rien à prétendre : le mariage de mon père ne fût jamais déclaré ; et la loi...

ARLEQUIN.

Que me fait la loi, quand mon cœur parle ? vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Com-

ment ! je serois riche , et le fils de mon bienfaiteur seroit pauvre ! Non , mon ami , non , monsieur ; je vais tout vous rendre : mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille : je mourrois de douleur si je la laissois dans l'indigence ; et , puisque vous êtes le fils du Comte de Valcour , vous ne le souffrirez pas.

C L E A N T E .

Votre fille ! ô ciel ! Eh bien , oui , je reprends ma fortune , mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous , digne et vertueux homme , qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos biens , dans la crainte de me voir malheureux ; je le serai toute ma vie , et vous n'avez rien fait pour moi , si vous me refusez votre fille.

A R L E Q U I N .

Quoi ! vous voudriez....

C L E A N T E .

Je veux retrouver mon père ; vous seul pouvez le remplacer.

ARLEQUIN.

Mais je ne demande pas mieux, et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune ; c'est que je ne te renvoyois de chez moi que parce qu'elle m'avoit avoué qu'elle étoit folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété.

CLEANTE.

Ah ! Nisida ! vous m'aimiez donc ?

NISIDA.

Heureusement je l'ai dit ce matin.

NERINE.

Grace au ciel ! tout est arrangé ; et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN.

Ma chère Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante selon mes premiers projets ; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinois, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfans, vous allez être

188 LE BON PÈRE, &c.

unis, et vous serez sans doute heureux; mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir dans le monde ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon père.

FIN.